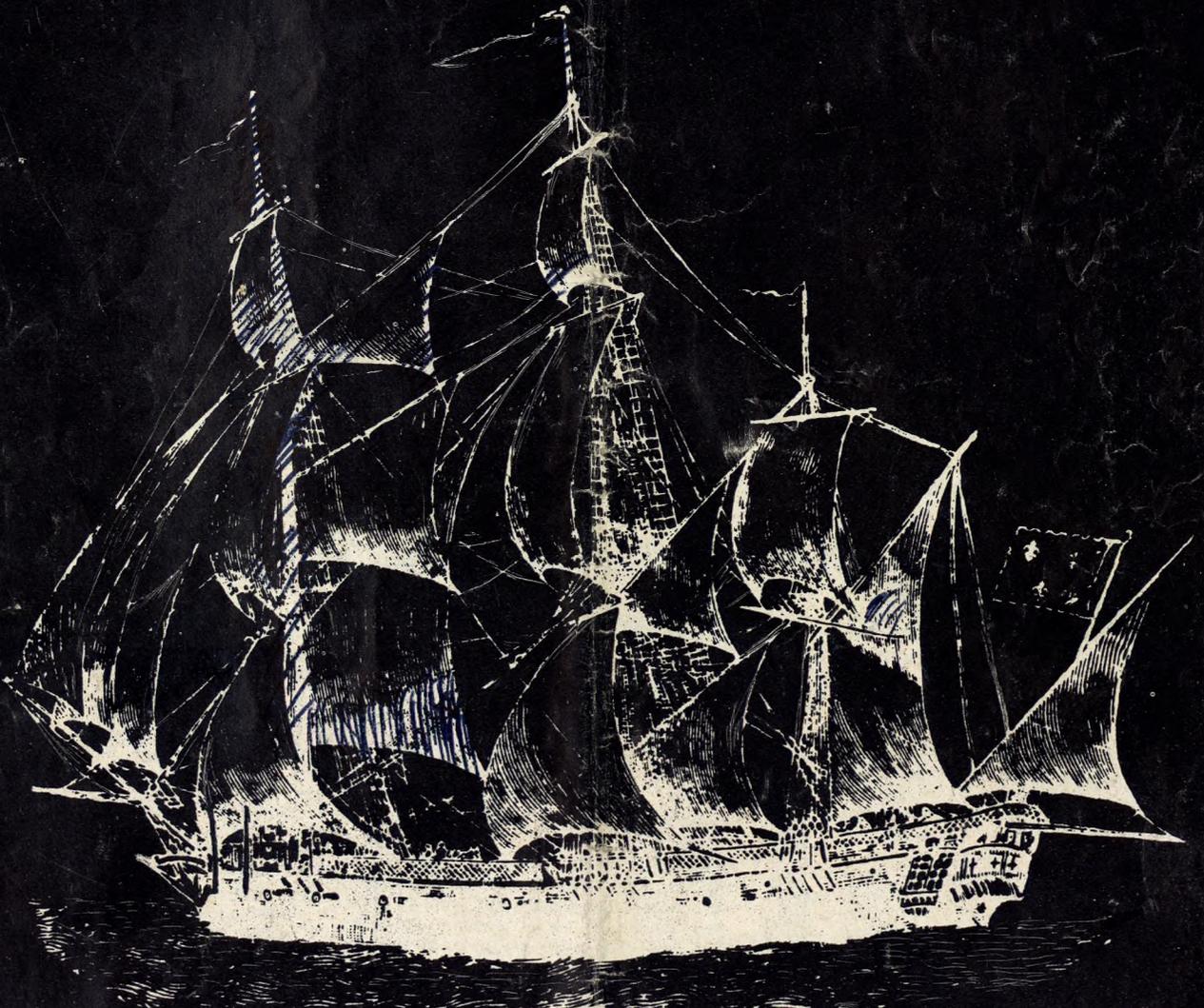


ARMENIA

N° 6 / JUILLET - AOUT 1972

MENSUEL - 2 F

LES ARMÉNIENS ET LA PROVENCE



LES CHAMPIONS
CYCLISTES
ARMÉNIENS

L'EXPÉDITION
PUNITIVE
DE KHANASSOR

Au seuil des vacances, il est toujours bon de faire le point sur l'année écoulée. Pour la communauté arménienne de France ce fut une année très active marquée par de nombreuses manifestations patriotiques, artistiques ou autres.

Nous avons longuement parlé d' « Anouche » qui a tout de même été l'événement musical de la saison par ses représentations au Théâtre des Champs-Élysées, avec la venue du fils du compositeur Dikranian. De nombreuses conférences littéraires et artistiques ont été suivies par un public toujours vibrant. Des Arméniens se sont signalés sur les ondes, sur les écrans (grands ou petits), et dans les théâtres ; tout particulièrement Alice Sapritch qui s'est révélée une comédienne accomplie en triomphant, avec des rôles très divers, dans de nombreux films.

Deux monuments aux morts ont été érigés, l'un à Lyon et l'autre à Marseille, à la mémoire des morts du génocide, mais aussi des morts pour la France, car il ne faut pas oublier que les Arméniens ont eux aussi payé un lourd tribut à la dernière Guerre mondiale dans les rangs de l'armée française, ou dans ceux de la Résistance.

Les grandes dates ont été commémorées dans la plus grande ferveur à Paris, Lyon et Marseille et l'on a noté une prise de conscience d'un très grand nombre de jeunes qui s'est manifestée par une action devant le Consulat de Turquie, à Marseille. Il serait bon que cette prise de conscience s'étende dans les rangs des jeunes afin que la relève s'effectue progressivement quand sonne l'heure pour les anciens de raccrocher.

Pour notre journal, cette année a été assez difficile car un grand nombre de problèmes se sont présentés qu'il a fallu surmonter un à un. Nous pensons avoir déjà bien amélioré notre présentation et nous porterons nos efforts, dès la rentrée de septembre, sur la partie rédactionnelle.

Nous recevons de nombreux encouragements écrits ou verbaux, mais le meilleur encouragement est celui qui consiste à nous faire connaître autour de vous, à vous abonner et à faire abonner vos amis, comme l'ont fait des lecteurs qui ont collecté les abonnements autour d'eux ou qui en ont souscrit pour des amis ou des parents habitant en France, en Belgique, au Liban et même en Amérique. C'est le meilleur moyen de nous permettre d'améliorer notre journal qui est aussi le vôtre.

Avant de nous séparer pour cette période estivale, nous vous indiquons que le présent numéro recouvre juillet et août et que le **prochain paraîtra début septembre.**

Bonnes vacances à tous, amis lecteurs.

PELEMELE



Hadis Harmandyan a pratiquement rempli toutes les salles au cours de sa récente tournée en France, sur l'axe Paris-Marseille. Il est resté néanmoins quelques places libres, les places de ceux dont on dit qu'il est regrettable qu'ils ne s'intéressent pas davantage à ce que font les gens de la diaspora. Il faut dire également que le programme des manifestations avait été très chargé dans les quinze jours précédents..

Nous ne reviendrons pas sur ces concerts qui ont vu le bel Adiss, toujours barbu et souriant, nous apporter le charme de Beyrouth.

La querelle se poursuivra encore longtemps, de savoir si l'on a le droit d'adapter un folklore très traditionnel aux rythmes d'aujourd'hui. Nous ne prendrons pas parti, mais nous pouvons dire que quelques jeunes, interrogés à l'issue des concerts, ont reconnu avoir beaucoup apprécié ces arrangements tout en restant très attachés au folklore dans sa forme traditionnelle.

Ces adaptations sont en général l'œuvre de Jacques Kodjian, pianiste et compositeur, qui, ce soir-là, accompagnait Harmandyan à l'orgue électrique, entouré d'une guitare basse, d'une guitare solo et d'un batteur absolument exceptionnel.

Cette tournée, qui se terminait à Marseille, devait se clôturer par une nuitée dansante, qui malheureusement, dut être annulée pour des raisons techniques.

Les jeunes "fans" du chanteur ne voulaient pas le laisser partir ainsi et le retrouveront au "Jean-Jaurès", chez son supporter n° 1, Georges Kodzagueudjian, le restaurant de La Plaine, qui fut très rapidement embouteillé par les quelque 150 personnes enthousiastes qui se pressaient pour approcher le chanteur et lui souhaiter un bon séjour aux Etats-Unis où il part pour tourner un film.

Son retour en France est prévu dans les quatre ou sept mois suivant la durée du tournage.

ARMENIA

78, CHEMIN DE ROUCAS-BLANC

DIRECTEUR

DE LA PUBLICATION

Elisabeth KAZANDJIAN
Comité de REDACTION
Raymond CHEHIKIAN
Edouard EXERJEAN
André GUIRONNET
Jean SARKISSIAN

PUBLICITE :

78, chemin du Roucas-Blanc

Imprimerie Spéciale

DIFFUSION GENERALE

DE LIBRAIRIE

11, rue Molière,

13-MARSEILLE (1^{er})

abonnement

" ARMENIA "

Je désire recevoir un abonnement au journal " ARMENIA " pour :

12 numéros = 20 F

Abonnement de soutien :

1 an = 50 F

(Rayer la mention inutile)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

.....

PROFESSION :

* Je joins la somme de F en chèque bancaire, C.C.P., Mandat-poste.

A adresser à :

ARMENIA, 78, chemin du Roucas-Blanc, 13-MARSEILLE (7^e).

OU EN EST LE COMITE DE DEFENSE DE LA CAUSE ARMENIENNE

Dans l'esprit de nombreuses personnes les Arméniens constituent une curiosité. Ce peuple transplanté est connu en France avec son image folklorique, ses traditions, son individualité religieuse, sa tragique histoire. Les multiples associations arméniennes, les quelques célébrités issues de la communauté participent à l'élaboration d'un tel état de fait. Toutefois, il est certain qu'un aspect très important de l'histoire politique arménienne sur le plan international est quasiment inconnu des nations qui ont accueilli la diaspora arménienne à travers le monde.

Les problèmes humains qui se sont posés aux Arméniens ont toujours effacé le problème politique qui est à l'origine de la question arménienne. Cette question est rattachée au fait que la Turquie, après avoir commis le premier génocide du XX^e siècle aux dépens de la nation arménienne, signait le Traité de Sèvres le 10 août 1920 dont l'article 88 semblait mettre un terme au problème arménien :

« La Turquie déclare reconnaître, comme l'ont déjà fait les puissances alliées, l'Arménie comme Etat libre et indépendant. »

Mais depuis, l'histoire ayant évolué, les intérêts ayant changé, certaines volontés se sont effacées et la question arménienne n'est toujours pas résolue car ce Traité de Sèvres est resté lettre morte, bien plus, le Traité de Lausanne l'a ignoré.

Face à cette flagrante injustice sur le plan historique, politique et humain, des Comités de Défense de la Cause Arménienne se sont créés dans tous les pays où existe la diaspora. Leurs objectifs communs sont d'amener une information, une organisation et un engagement de la diaspora.

L'action entreprise doit permettre d'aboutir à divers résultats :

— A court terme : La reconnaissance de jure par les instances internationales du génocide perpétré contre la nation arménienne.

La reconnaissance officielle par le gouvernement turc des responsabilités engagées dans le génocide par l'Etat turc de 1915 et ipso facto des réparations des préjudices moraux et matériels qui en découlent.

— A moyen terme : Restitution à la

nation arménienne de ses territoires ancestraux spoliés.

— A long terme : Arménie unifiée dans le cadre défini par la volonté souveraine du peuple arménien.

Ce programme devrait être l'expression profonde, consciente ou inconsciente de tout homme libre. Certes la réalisation de ce programme dans la forme et dans le temps est tributaire des événements extérieurs et de l'histoire mais aussi de la volonté de tous les Arméniens.

Tels sont donc les buts des C.D. C.A. Le comité de Marseille, pour sa part, a plus de trois ans d'existence et à son actif, une grande manifestation le 20 novembre 1970 célébrant le cinquantenaire du Traité de Sèvres. Le mérite d'une telle manifestation fut d'amener d'éminentes personnalités françaises à aborder la question arménienne. Il faut se souvenir, entre autres, de la brillante analyse de Maître Geouffre de la Pradelle, directeur de l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, qui mettait à jour notre problème et esquissait les possibilités juridiques d'une solution. Toutes les interventions ont marqué le souci évident du C.D.C.A. d'amener la diaspora à une compréhension contemporaine et réaliste de notre problème.

C'est dans cette voie que s'effectue tout le travail du C.D.C.A. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer à la brochure éditée à l'occasion de cette manifestation.

Dans les projets immédiats, et dans le prolongement de la commémoration du Traité de Sèvres, une prochaine manifestation est prévue pour la mi-octobre avec de nouveaux thèmes de réflexion soumis à de nouvelles personnalités invitées. Aux yeux de certains, ces réunions n'apparaissent que comme des manifestations de prestige.

Cependant la volonté du C.D.C.A., dans ces occasions, est d'amener un nombre toujours plus grand de personnalités à traiter, à comprendre les différentes facettes du problème arménien, à s'y attacher et à s'engager à nos côtés.

Souhaitons que la prochaine manifestation connaisse le succès qu'elle mérite par l'appui massif de tous les Marseillais.

PELEMELE

L'U.G.A. avait donné rendez-vous le 2 juillet à tous ses amis et supporters dans le parc de l'Ecole d'Agriculture de Valabre, près de Lunès, dans la campagne aixoise.

Malgré un vent assez violent, ils étaient nombreux ceux qui ont répondu à cette invitation, et qui ne l'ont pas regretté.

Un cadre très agréable, des jeux, quelques bonnes brochettes et par-dessus le tout une ambiance très sympathique et très décontractée.

Les toujours très gracieuses "Haï Arinouch" étaient venues agrémenter de leurs charmantes évolutions cette magnifique après-midi, et il semble que dès leur apparition le vent se soit quelque peu calmé.

Pour les tout jeunes, le secrétaire Garibian avait trouvé un jeu qui consistait à crever des ballons de baudruche à grands coups de pied. Tout le monde a bien ri, mais nous espérons que l'U.G.A. de la prochaine saison ne s'amusera pas à faire éclater les ballons, mais marquera de nombreux buts.

En ce qui concerne cette prochaine saison, Coco Yelkovanian, le souriant entraîneur, semble optimiste, malgré le départ du capitaine Hovsepian pour Biver. Il compte sur deux rentrées valables et sur le mûrissement de son équipe, pour bien se comporter en championnat.

Sur la route des vacances vous pouvez faire quelques haltes arméniennes très intéressantes.

— A Bollène, entre Montélimar et Orange, sur la Nationale 7, où se tient une exposition d'art sacré où l'art religieux arménien sera très largement représenté. Une chapelle lui est spécialement réservée. Cette exposition sera présentée en la Collégiale Saint-Martin et il sera remis à chaque visiteur un remarquable catalogue qui, espérons-le, restera un précieux souvenir.

— A Althen-les-Paluds et à Avignon, où vécut Jean Althen, l'introducteur de la garance (voir nos précédents numéros).

— A Aix-en-Provence, au Festival, pour entendre Luisa Bosabalian dans les « Noces de Figaro », les 14, 18, 25 et 30 juillet ; ou le duo piano-violon Chilingirian-Benson, premier prix du Concours International de Munich 1971, dans des sonates de Mozart, le 24 juillet à 16 h 30 au cloître Saint-Sauveur.

— Près d'Aix, à Valabre, dimanche 30 juillet, où aura lieu la grande fête champêtre des Arméniens du Sud-Est, à l'occasion de la commémoration du Khanassor.

— A Marseille, où vous pourrez prendre contact avec la communauté de cette ville, visiter les églises arméniennes, le monument aux morts, et apprécier la bonne cuisine dans les restaurants arméniens : « Le Jean-Jaurès » et le « Piment Rouge ». Vous pouvez même pousser une pointe jusqu'au « King Hôtel », à La Ciotat.

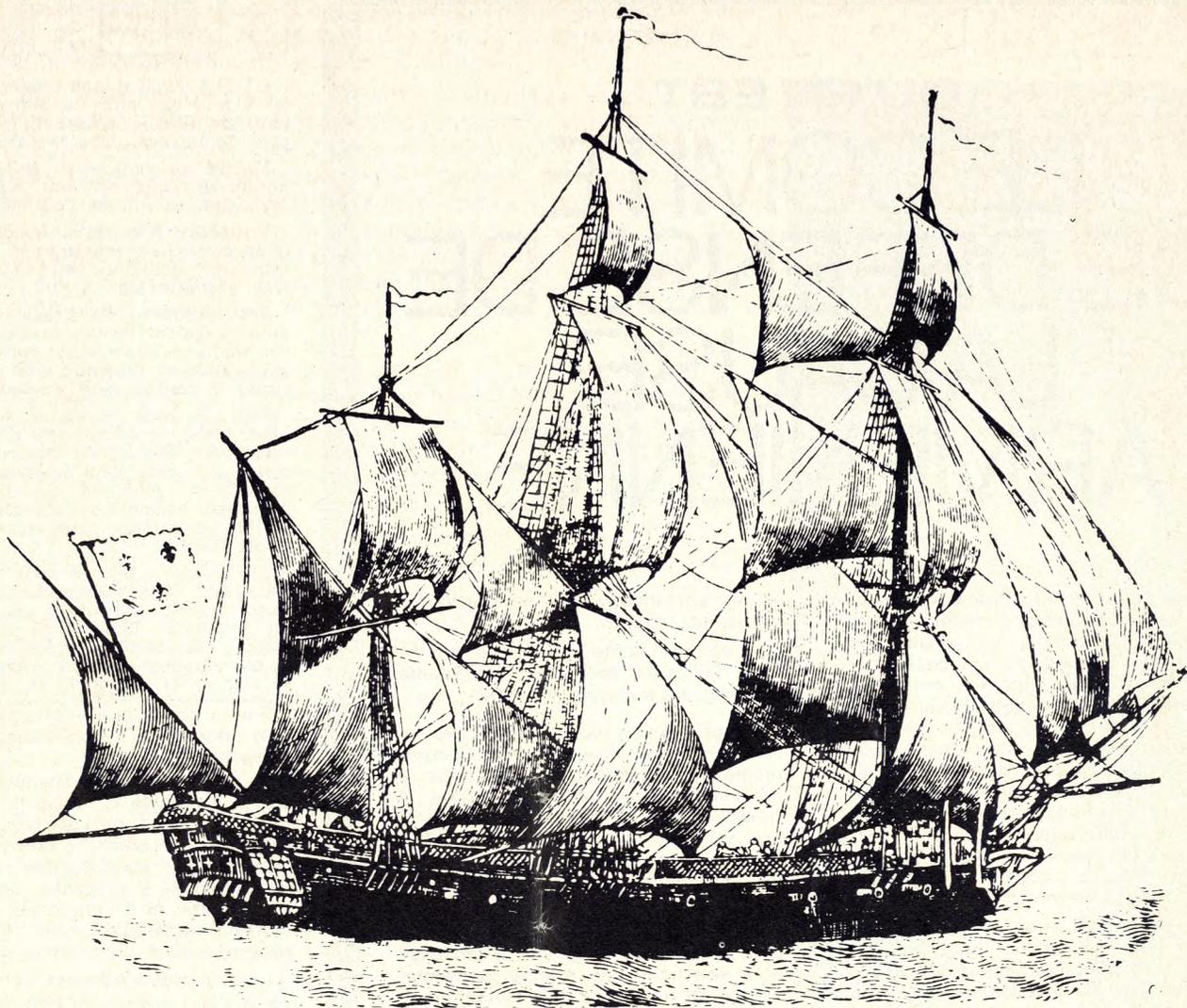
Les Arméniens, c'est bien connu, possèdent en général de très belles voix. C'est ainsi que l'un d'eux a été particulièrement remarqué lors du dernier concours du Conservatoire de Marseille, où il a obtenu après trois ans d'études seulement un Premier Grand Prix d'Art Lyrique, en interprétant l'air de la "Vie pour le Tsar" de Glinka, dans lequel sa voix très étendue de basse chantante a pu étaler toutes ses qualités.

« Comment êtes-vous venu au chant ? ».

« Je me suis toujours plu en chantant », nous a-t-il répondu.

Toutefois il ne pensait pas travailler le chant et c'est un camarade, qui l'ayant entendu chanter le répertoire d'Yvan Rebroff pour s'amuser, l'a orienté sur le Conservatoire où le professeur de chant, après l'avoir auditionné lui a dit : « Je te prends tout de suite ».

Souhaitons à ce jeune (20 ans) et sympathique chanteur une belle carrière, sur le chemin tracé par Gérard Serkoyan,



LES ARMÉNIENS ET LA PROVENCE

Avant la venue massive d'Arméniens en France, aux alentours des années vingt, on a noté, depuis mille ans au moins, la présence d'Arméniens en France et surtout en Provence.

Ces Arméniens ont même joué un rôle de premier plan dans l'histoire du commerce méditerranéen, surtout au XVII^e siècle. En effet, Richelieu et Colbert appelèrent en France et à Marseille les négociants arméniens qui avaient été les pionniers du commerce organisé de l'Orient. Malgré quelques heurts avec les autorités locales, pour qui la notion de libre trafic n'existait pas et qui voyaient d'un mauvais œil l'arrivée de ces marchands étrangers, ceux-ci réussirent à développer dans le port de Marseille le commerce avec l'Orient qui a alimenté pendant plusieurs siècles le port phocéén et enrichi ses habitants.

Ces commerçants n'étaient pas, comme on pourrait le penser, de simples trafiquants, mais au contraire de très puissants personnages qui représentaient une corporation nouvelle et parfaitement organisée, transportant sur leurs bateaux toutes sortes de marchandises entre les ports lointains de Perse ou du Levant et ceux d'Europe, et plus particulièrement de Marseille. On peut même dire qu'ils furent, à diverses époques, un élément de prospérité pour le port phocéén.

Les Arméniens qui détiennent actuellement à peu près la moitié des commerces de la Canebière sont donc les dignes successeurs de ces illustres ancêtres.

Il n'est pas possible, faute de documents, de remonter au-delà du X^e siècle pour retrouver la présence d'Arméniens en France. Toutefois, on pense généralement que des Arméniens y seraient venus sous Charlemagne. Ils auraient été les envoyés du Calife Haroun Al Raschid, grand ami des chrétiens et de « l'empereur à la barbe fleurie ». Mais ces envoyés auxquels se mêlaient des marchands étaient désignés sous le vocable uniforme d'orientaux, ce qui ne permet pas d'authentifier la présence d'Arméniens parmi eux.

Mais, au X^e siècle, la présence d'Arméniens en France est nettement établie puisque l'on trouve au séminaire d'Autun un manuscrit datant de ce X^e siècle qui porte, en additif aux lettres de Saint-Jérôme, un manuel de conversation arméno-latine. D'autre part, à la suite des recherches du célèbre père mekhitariste Alishan, de l'ordre de Venise, on sait que l'histoire religieuse de la France s'ornait déjà, bien avant cette époque, de plusieurs noms de saints d'origine arménienne tels que : saint Grégoire, patron de Pithiviers, près d'Orléans ; saint Ambrosien et saint Chryseuil, disciple de saint Denis de Paris.

Nous sommes au début des années mille et le royaume des Bagratides vient de s'éteindre devant les invasions et les ravages incessants des Turcs-Seldjoukides. Les Arméniens descendent des hauteurs de l'Ararat jusque vers les bords de la Méditerranée et ils vont se fortifier sur les pentes du Taurus.

C'est ainsi que la dynastie des Rubiniens, issus eux-mêmes des princes Bagratides, fonde le royaume de la Petite-Arménie ou Arméno-Cilicie, et le deuxième roi de cette dynastie, le prince Constantin, se range résolument aux côtés des chrétiens d'occident qui forment la première croisade.

La première croisade aurait été irrémédiablement vouée à l'échec, dès le départ, si elle n'avait pas trouvé sur son chemin l'appui des Arméniens tant sur le plan militaire, ce qui n'est pas négligeable, que sur le plan du ravitaillement, des conseils et de la connaissance du pays. C'est ainsi que Beaudoin des Flandres, le propre frère de Godefroy de Bouillon, qui était l'homme de pointe de cette croisade, écouta les conseils des Arméniens et, au lieu de traverser la plaine de Cilicie, se rendit dans la région montagneuse du Taurus où il retrouva les forces militaires arméniennes. Avec ces dernières il s'empara de la région d'Ourfa (Edesse) où il établit une principauté. Il devenait ainsi le voisin du prince Constantin et les liens entre les deux hommes et les deux armées allaient se resserrer par le mariage de Beaudoin avec la nièce du roi Constantin, qui reçoit le titre de marquis. C'était le prélude à de nombreux autres rapprochements entre les Arméniens et les Français.

C'en était fini de l'isolement de l'Arménie, et les échanges entre les deux pays ne vont plus cesser de se développer. Ces échanges passeront surtout par le port de Ayas, sur le golfe d'Alexandrette. Ce port, que l'on appelait aussi Layas ou Lajacium, était d'ailleurs une ville plus européenne qu'arménienne.

Sur la route des Indes elle était devenue le centre du commerce entre l'Orient et l'Occident. C'est là que les marchands et navigateurs d'Europe se rencontrent et tiennent leurs quartiers. Vénitiens, Siciliens et Génois y côtoient Languedociens et Provençaux, qui sont d'ailleurs accueillis très fraternellement sur le territoire arménien. On peut noter que les Languedociens furent en avance sur les Provençaux dans cette course commerciale et que les Montpelliérains, cités très souvent dans les chroniques arméniennes, précéderent les Marseillais.

Le navigateur d'aujourd'hui est tout surpris, soit au cours des croisières, soit en feuilletant des livres de navigation ou des atlas, de sentir un reste de parfum provençal dans ces parages qui n'ont plus qu'une existence historique. Il reste des traces assez curieuses des relations des Provençaux avec la Cilicie, puisque l'on trouve à l'ouest du golfe d'Alexandrette, pas très loin de l'île de Chypre, des appellations toutes provençales : le Cap et l'illôt Cavalière, La Pointe ou Langue de

Bagasse, et l'île Provençale. C'est d'ailleurs un Arménien, né Marseillais, qui fut pendant la guerre de 1914-1918 le chef d'occupation de cette « île Provençale », abandonnée depuis le Moyen Age. Il fit d'ailleurs entreprendre quelques fouilles rapides qui lui « permirent de mettre à nu des parterres de mosaïques et de superbes colonnades brisées qui indiquaient nettement qu'on avait dû y construire de riches villas byzantines ». Les tombeaux de marbre étaient vides et seules furent recueillies quelques menues monnaies des chevaliers de Rhodes, découvertes sur un petit morceau de plage.

Depuis, cette île a été débaptisée par les Turcs qui lui ont donné le nom de « l'île des Veaux », tout « bêtement », parce qu'ils y envoient paître les troupeaux depuis le rivage d'en face, tout proche.

Pour revenir à nos marchands, tout ce mouvement ne se déroulait pas toujours sans heurts, et de nombreux démêlés naquirent entre commerçants génois et provençaux.

Pour revenir à nos marchands, tout ce mouvement ne se déroulait pas toujours sans heurts, et de nombreux démêlés naquirent entre commerçants génois et provençaux.

C'est ainsi que la chronique arménienne rapporte « qu'en 1292, un Marseillais, le négociant Pierre Quatrelingue, eut la cargaison de son navire pillée par les Génois, ce qui occasionna toute une procédure devant les Assises des tribunaux arméniens du Royaume ».

Il faut dire qu'à « la cour du roi d'Arménie, comme devant les tribunaux, on parlait et on rédigeait les actes non seulement en arménien, mais aussi en latin et en français, et les mariages consécutifs entre seigneurs francs et princesses arméniennes, et ensuite vice versa entre les princes arméniens et filles de croisés latins, expliquent ainsi la transformation graduelle du royaume d'Arménie en un royaume mi-latin et mi-arménien d'origine où les Provençaux avaient presque un droit naturel de cité. Par sa charte du 7 janvier 1314, le bailli Oshin, régent du royaume, réduisit tous les droits de douane pour les Provençaux et les Languedociens, et quand le roi Léon V arriva à sa majorité il confirma les privilèges commerciaux accordés à ceux-ci. Les marchands de Marseille, de Montpellier et de Nîmes apportaient dans la Cilicie arménienne des toiles, des tissus de coton, des draps, surtout de Provence, de Carcassonne ou de Douai, du savon, des cierges, des miroirs, des lances, et rapportaient principalement, en voyage de retour, le coton brut des plaines de Cilicie et les épices ».

Malheureusement, tout ce magnifique mouvement commercial passant par les ports arméniens de Cilicie allait s'arrêter presque complètement avec la fin des croisades et le retour aux mains des infidèles de tout le Moyen-Orient.

Nous verrons dans notre prochain numéro comment, à la suite de cela, allaient se renouer les rapports entre les Arméniens et les Français.

Alice Sapritch, qui disait tout récemment qu'elle n'avait pas trouvé le bonheur, vient de voir son divorce prononcé par la Première Chambre du Tribunal Civil de Paris. Son ex-mari, le journaliste Guillaume Hanoteau, qui ne s'était pas présenté à l'instance, a été condamné à lui verser une pension alimentaire mensuelle de 2.500 F.

Souhaitons à la grande actrice que cette liberté retrouvée lui permette de rencontrer l'âme sœur qui lui apportera ce bonheur après lequel nous courons tous.

DIFFERENTES ACTIVITES DE LA J.A.F.

Le dimanche 18 juin était organisé un rallye-surprise par le secteur Ville Marseille de la J.A.F. La participation fut nombreuse. On pouvait compter vingt voitures au départ dès 9 heures. C'est par une journée splendide que chaque concurrent put effectuer le parcours. Après le repas de midi sous les pins, un gymkhana opposa les meilleurs et permit de les départager. Après la remise des prix, tout le monde prit le chemin du retour, satisfait d'avoir passé une excellente journée.

Comme chaque année, le Comité régional de la J.A.F. de Marseille avait organisé sa fête champêtre. Elle eut lieu le 2 juillet à Cuges-les-Pins. Cette fête présentait cette année un aspect particulier. En effet, placée dans le cadre du VI^e Festival d'Art et de Culture de la J.A.F. qui se déroulera les 10, 11 et 12 novembre 1972, à Paris, ce fut une rencontre de la Jeunesse. Des jeunes de Paris, Lyon, Valence, étaient venus participer à cette fête.

La J.A.F. offrit aux parents et amis venus nombreux, une partie artistique fournie. Outre les troupes Araxe et Sassoun de la J.A.F. de Marseille, l'ensemble instrumental Erebouni de la J.A.F. de Paris joua des airs mélodieux du folklore arménien. La J.A.F. avait invité un groupe de danses provençales, le Roudelet Felibren de Château-Gombert qui montra au public le folklore régional.

La J.A.F. affirme ainsi les liens entre la France et l'Arménie au travers du folklore, de la culture.

La fête offrait également des stands de jeux où chacun pouvait mettre à l'épreuve son adresse, son habileté. Au stand du Comité régional, on pouvait avoir tous les renseignements désirés sur les activités de la J.A.F.

De temps en temps l'odeur du chich-kebab ou du café arrivait aux narines, apportée par le vent.

Une fête champêtre qui se déroula dans la plus pure tradition avec une rencontre de la jeunesse des différentes régions. Nous disons à l'année prochaine pour une aussi bonne journée champêtre.

La J.A.F. organise un camp de vacances du 1^{er} au 31 août 1972. Ce camp aura lieu, cette année, au Club Hippique de La Ciotat, sur la route de Ceyreste, en venant de Marseille. Ce camp permet aux jeunes originaires arméniens de passer d'agréables vacances dans une ambiance arménienne, avec de la cuisine arménienne. On pourra faire du cheval, profiter de la mer, mais aussi du calme de la campagne.

Pour tous renseignements, s'adresser auprès de la J.A.F., au 30, cours d'Estienne-d'Orves, Marseille (1^{er}).

Pour les Arméniens de Cannes et des Alpes-Maritimes, réunis au Palais des Festivals pour assister à la manifestation organisée par les dames arméniennes de Cannes, les deux films en couleur et en version originale, présentés en cette chaude après-midi du dimanche 25 juin, avaient plus de valeur que tout ce qu'avait pu "donner" le récent « Festival ».

En première partie, avec « Erévan, Erépouni », nous avons été transportés en Arménie actuelle, ce pays en très grande expansion démographique et industrielle, avec de nombreuses incursions dans le passé au cours de visites de monuments, d'églises ou de musées. On connaît la richesse de ce passé et ce n'est pas sans émotion que les spectateurs ont effectué cette promenade dans le temps.

« Sirde Yerkoumé » (Le cœur qui chante), projeté en deuxième partie, est une histoire vécue mais quelque peu romancée pour les besoins du film par le scénariste Maro Serzenkian.

Voici la suite de la conférence de Garo Poladian, conférence sur la littérature que nous avons débutée dans notre Numéro 4 et qu'il ne nous avait pas été possible de poursuivre dans le numéro 5.



Le conférencier nous dit que « la destinée historique du peuple arménien a été et demeure l'une des plus extraordinaires, des plus bouleversantes qui soient » et, plus loin, « le destin historique du peuple arménien a été tracé par les doigts lumineux d'un saint, le moine Mesrob ».

« Il fallait doter le peuple arménien d'une arme aussi secrète que puissante. Mesrob lui trouva un alphabet, lui donna une langue, écrivit, fit écrire, traduisit, fit traduire des œuvres solides, impérissables. »

Et, durant quinze siècles, les poètes, les écrivains vont suivre la voie tracée par Mesrob en utilisant « cette langue d'une richesse, d'une variété, d'une souplesse telles que nous n'avons pas eu besoin d'y changer quoi que ce soit depuis quinze siècles. »

Qu'est devenue la littérature arménienne ? « Il n'y a pas eu de rupture proprement dite pour le peuple arménien. Nous avons continué, nous continuons ; le pont jeté par Mesrob relie en un seul arc le peuple du V^e siècle à celui d'aujourd'hui. »

Chers amis français et chers jeunes gens arméniens, gardez-vous de céder à des jugements trop hâtifs et ne nous ravez pas au rang de simples affairistes... c'est, en notre poitrine, la montée d'un chant tout voué à la lumière. Trouvères, nobles ou religieux, tout commence sous le signe de la levée du jour. Ainsi, Tcharentz, au pied du Mont Ararat, peut-il lancer son salut vibrant :

*Aux frères lointains, aux proches, aux
[mondes, aux soleils, aux âmes en feu,
A tous ceux dont l'âme brûle,*

*A tous les cœurs embrasés par les soleils,
Dans le clair-obscur de la vie, de la mort,
Aux âmes sacrifiées, Salut ! Salut !*

*Au début de notre siècle, Daniel Varoujan
pouvait chanter :
Je me dirige vers les sources pures de
[la lumière.
La lumière est la bien-aimée de mon âme,
Elle est fille de Dieu,
Elle est le vin de la joie du monde.
Les poètes, la nuit, la boivent des étoiles
Et pendant le jour la chantent aux
[hommes.*

*Ecoutez la chanson du trouvère Achough
Djivani :
Comme le poisson sans eau,
Le peuple sans chanson ne peut vivre,
Jusqu'à ce que mon bien-aimé se réveille,
Sans cesse, sans répit, je chanterai,
Je ne me tairai point !
D'une ardeur émue, du profond de mon
[cœur,
Le violon à la main, je chanterai,
Je ne me tairai point.*

*Le peuple qui n'a pas son propre chant
Est comme les brutes sans parole ni
[langage,
Les envieux peuvent s'efforcer de
[m'empêcher
En dépit d'eux, je chanterai,
Je ne me tairai point !*

*Nerces le Gracieux, le poète Catholicos,
le Saint, du seuil du Moyen Age, peut
faire sa prière matinale :
Matin de lumière, soleil de justice,
Que ta lumière se lève en moi !*

*Et Grégoire de Narek composer son
ode admirable :
Toi qui es ce chant merveilleux
En qui nous trouvons notre branle,*

*Musique au sein de qui les formes se
[construisent,
Toi qui es le secret de cette pensée
Par qui toutes choses se meuvent
[ensemble,*

*Toutes splendeurs sont réunies en Toi
Comme sont les roseaux emplissant
[l'amphore,*

*Tu es le doigt du cyprès qui montre la
[route
Et tes sourcils sont joints en un seul arc,*

*Dieu de Midi qui règne sur les astres.
Attardons-nous le temps d'un autre
poème sur Grégoire de Narek. Connaissez-vous ce fragment inouï ?*

*Ton nom, qu'il brûle sur mon toit.
Que ta main brûle à mon plafond.
Que sur le seuil de ma cellule
Ton sang brûle en forme de croix.*

*Mon talon, quand il veut sortir,
Brûle-le d'une marque forte.
Que ton feu garde mon grabat.
Qu'il purifie mes couvertures.*



Dans la montagne, Saro et Anouche se sont retrouvés et échangent des serments d'amour. Mais la mère d'Anouche, inquiète, la rappelle dans la vallée et lui fait de violents reproches.

Le jour de l'Ascension arrive, le village est en fête, la fête fleurie où est tiré le sort des jeunes filles en chantant le Djan-Gulum. Et Anouche tire le mauvais sort : « Une balle rouge perce le foie de celui qui t'aimera. »

Elle s'alarme et se désespère malgré le réconfort de ses compagnes qui s'éloignent ensuite en chantant "Hampartsoum Yayla".

Et nous voici maintenant au village pour une noce :

CHANT III

XII

Par un soir d'hiver, soir de noce,
Tout le village était en folle liesse ;
Les jeunes pâtres étaient descendus
[des monts,
Pour voir les filles, baller et s'éjouir
[à la lutte.
Après la-danse, on s'écarta
[pour laisser libre
Un vaste espace au milieu de la salle
[commune ;
Le joueur de zourna sonna l'air
[de lutte,
Et jeunes et vieux s'agitèrent soudain.
La foule criait : « Tire-le... »
[tire-le... »
Et l'on poussa de force au milieu
[deux gars,
L'un, notre Saro, l'autre, d'Anouche
Le frère aîné, Mossi, pâtre d'agneaux.
Tout le village se dressa, tel un mur.
On se partagea en deux camps,
Dont chacun choisit son champion
Se rangeant de son côté.
On crie, on vocifère, des deux camps :
« Hardi ! les gars, n'avez pas peur !... »
En groupe, derrière un rideau
[entrebâillé¹
Regardent la jeune mariée et les filles.
Les gars échauffés
Enfoncent les pans de leurs vêtements
[dans leur ceinture,
Puis frappant la terre de leurs mains
[nerveuses,
Ils s'abordent d'un furieux élan...
Mais il est une coutume, dans ces
[sombres vallées,
Et, toujours fidèle aux us ancestraux
Jamais, en public, un vaillant
Ne terrassera quelqu'autre vaillant
[compagnon.
Saro et Mossi aux prises
Se poussent, se tirent, simulent
[une chute
Et se relèvent ensemble
Comme s'il était impossible que l'un
[vainquit l'autre.
En vain la foule enivrée vocifère,
En vain, le cœur palpitant, les filles
[regardent,
En vain Anouche aussi retient son
[souffle,
Figée comme une image.
Anouche était là... Saro l'aperçut,
Et son cœur battit à tout rompre en
[sa poitrine,
Ses yeux se voilèrent de brouillard,
Il oublia tout : compagnon, coutumes,
[le monde entier
Et, tandis que Mossi, tout en
[continuant
Son jeu courtois ne pensait pas à se
[garder,
Saro, d'une poussée furieuse, jette
Son camarade à terre et l'y maintient
[du genou.
La foule se précipita en hurlant,
Et releva les jeunes lutteurs,
Puis en tumulte, avec des cris
[d'allégresse,
On emmena le vainqueur près du divan
[du marié.

Les cris joyeux et les applaudissements
Font trembler les murs et le plafond,
Pendant que, d'un coin du rideau
[de la nouvelle mariée,
Regardent la mariée et les jeunes filles.

XIII

Mossi se releva, jetant feu et flammes.
« Qu'il revienne, clama-t-il, et qu'on
[recommence,
Sinon, le misérable, je le jure sur
[ma vie,
Ne m'échappera pas... Il fut déloyal !
« Place, place ! Qu'il revienne ! »
Et de tous côtés on s'esclaffe gaiement,
On crie par sarcastique raillerie :
« Ça ne compte pas, ça ne
[compte pas,
Il ne l'a pas encore tombé,
Mossi a glissé,
Ils le faisaient par jeu...
Oui, oui, oui, les gars,
Et ce sera fort bien, ma foi,
Qu'on lui époussette les flancs,
Qu'ils reprennent la lutte
Oui, oui, oui, les gars,
Qu'on lui époussette les flancs... »

XIV

(Monologue de Mossi)

De la bruyante maison de noce,
Mossi sort mortellement offensé.
Le sang bouillonne en son cœur
[assombri.
Il s'éloigne vivement d'un pas égaré.
— Honte à toi, Mossi, honte et
[mépris !
Honte au champion naguère si vanté !
Rappelle-toi ton nom, regarde ta
[stature,
Ton dos n'avait oncques touché
[la terre !
Et tu t'es écroulé, telle une montagne,
Quand tout le village te regardait !...
Toi !... courbé dessous le genou de
[Saro,
Oser après paraître devant les
[femmes !...
De ta vie t'était-il advenu chose
[pareille ?...
Et te voici la risée de tout le pays...
Meurs désormais, et te cache sous
[terre,
Ou reste à la maison à filer la
[quenouille !...

XV

(Scène entre Anouche et son frère Mossi)

— Grâce ! Grâce ! Mossi, mon âme,
[ne me tue pas !
Désormais, je ne t'aimerai plus !...
J'ai peur... remets ta dague en sa
[gaine...
Mon cœur tremble comme la feuille !...
Suppliait, en pleurs, devant son frère
La sœur à genoux, blême, éperdue.

Mossi, la dague étincelante à la main,
Menace de l'égorger sans merci.

— Jure-le par mon nom sans vergogne,
Que tu n'aimeras plus Saro,
Sinon, vois cette dague,
Je te l'enfonce au cœur jusqu'au
[manche...

— Je suis la poussière sous tes pieds,
[Mossi, mon âme, Mossi !
Veux-tu faire jurer ton esclave ?...
Je n'aime plus Saro, je l'ai dit,
Vois, comme je pleure à deux genoux...

— Tu mens, trompeuse sans vergogne !
Tu ne l'aimes plus, dis-tu ? Alors,
[pourquoi,
Dis, pourquoi, quand nous dormons
[tous,
Tes sanglots dans les ténèbres de
[la nuit ?
Alors pourquoi, dans tes songes,
L'appelles-tu : « Saro, mon âme !
[Saro ! Saro !... »

— Mossi, mon âme, Mossi, je t'en
[supplie,
Ne me tue pas, épargne-moi cette fois ;
Je ne t'aimerai plus, puisque tu ne
[veux.
Ne l'appellerai plus dans mes rêves...
Ne me tue pas, éloigne cette dague...
Ne suis-je point ta sœur ?... Et n'es-tu
[pas mon frère ?

XVI

(Les conseils de la haine)

Et, depuis cette noce, et pour telle
[cause,
Ces deux fraternels amis furent
[ennemis.
Compagnons et proches avaient beau
[prier
Rien ne put les réconcilier.
Mossi, tête de fer, resterait-il lui-même
S'il pouvait au soleil de ce monde
Voir sa propre sœur
Dans les bras de Saro, l'ami félon ?
Peut-être cette nuit, de fureur éveillé
Voudra-t-il tuer sa jeune sœur,
Pour lui arracher du cœur à la pointe
[de sa dague,
Le nom de Saro et son amour caché.
Qui sait, peut-être aussi, cette nuit
[même,
Ces ennemis hardis, implacables,
[obstinés,
Ont-ils mutuellement ravi leurs
[bergeries
Pour se venger l'un de l'autre.

Aussi peut-il se faire
Que de l'un ou de l'autre brûle
[la meule,
Et qu'à minuit la haute lueur
[d'incendie
Flambe les étoiles du ciel.

1. A l'époque où le poète écrivait Anouche, les jeunes mariées, selon une coutume antique, ne pouvaient se montrer en public, particulièrement dans les villages des hauts plateaux de l'Arménie. Elles ne pouvaient regarder le monde que cachées derrière un rideau.

LES CYCLISTES



En cette époque de Tour de France et de Championnat du Monde, il était juste que nous parlions des Arméniens qui se sont illustrés dans le cyclisme français.

A tout seigneur, tout honneur ! Nous donnerons la première place à Stéphane Abrahamian, celui qui était encouragé sur toutes les routes de France par le fameux « Allez Fanfan ! » lancé par Roger Couderc et repris par tous les "fans" du cyclisme.

Il était venu tout naturellement au cyclisme car son père pédalait déjà, et avait réalisé une très honnête carrière de coureur cycliste. C'est plutôt son oncle, qui sous le nom de Varkès s'était fait une solide réputation sur le plan régional. Il fut le premier coureur arménien valable en France.

Stéphane, lui, avait été un brillant amateur, remportant le championnat de France en 1968, mais son palmarès s'orne également d'une remarquable 4^e place aux Jeux Olympiques de Mexico en 1968 où il avait raté d'un rien la médaille de bronze.

Il passait aussitôt professionnel et disputait son premier Tour de France dans l'équipe de Stabinsky en 1969 et terminait très honorablement à la vingtième place.

Son deuxième tour promettait d'être plus brillant, et il se faisait remarquer dans l'étape Digne-Marseille qu'il terminait en cinquième position. Hélas, il avait rencontré ce jour-là "l'homme au marteau" comme on dit chez les cyclistes et il devait payer le lendemain les gros efforts qu'il avait fournis dans cette étape. Le Tour s'arrêtait pour lui deux jours après, mais on pensait bien le retrouver les années suivantes.

Il n'en fut pas ainsi, et au contraire le gentil "Fanfan" devait interrompre, provisoirement, une carrière qui s'annonçait brillante, pour des raisons familiales. Mais tous ses supporters espèrent bien un jour prochain le voir se remettre en selle et figurer en bonne position dans la grande boucle.

Dans l'échelle des valeurs vient ensuite Pamboukdjian, le Toulonnais, qui courait juste après-guerre, et qui pendant quinze ans fut redouté par tous les grands cracks du moment.

C'était le forçat du vélo, un coureur tout en puissance, une espèce de Zatopek sur deux roues. Il avait d'ailleurs comme ce dernier une attitude très particulière sur la bicyclette, avec la tête penchée, ce qui permettait de le repérer très facilement dans les pelotons ou les échappées.

On l'a vu dans toutes les grandes classiques, s'aligner au départ sans aucun complexe en face de tous les "grands" seigneurs, et très souvent

leur tenir tête, et même les battre, comme ce fut le cas dans un Marseille-Orange passant par le Ventoux, et qu'il avait remporté de haute lutte.

Le Tour de France devait plutôt lui apporter des satisfactions financières car sa hargne et sa puissance en faisait l'équipier idéal, ce qui eut évidemment pour conséquences de l'empêcher de jouer sa carte personnelle.

Un grand coureur, qui, un peu comme Poulidor, a poursuivi sa carrière assez tard puisqu'il ne s'est arrêté qu'à 35 ans, provoquant jusqu'au dernier coup de pédale le respect et la crainte de ses adversaires.

Mais celui qui aurait dû faire la plus grande carrière, celui qui avait certainement le plus de classe, le sympathique et énergique "Popaul" Boghossian n'a fait qu'une très courte carrière toute-fois bien remplie.

Son ascension fut très rapide ; il avait fait, si l'on peut dire, un départ sur les "chapeaux de roue". Débutant à quinze ans, en 1948, il est déjà première catégorie chez les indépendants à l'âge de 17 ans. Ses dons très évidents attirèrent tout de suite l'attention sur lui, et il devenait le point d'interrogation à chaque départ des courses de plus en plus importantes qu'il disputait.

Il n'avait rien d'un suiveur de roues et s'était fait une spécialité des échappées solitaires. Quelques kilomètres pour s'échauffer, et il partait tout seul. Dans la plupart des cas, ses adversaires ne le revoyaient qu'après l'arrivée, car il prenait soin de laisser un bon espace entre eux et lui. Les écarts à l'arrivée variaient fréquemment entre deux et cinq minutes, ce qui représentait des victoires très confortables.

Généralement les rouleurs ne sont pas sprinteurs. Popaul, lui, prouvait l'étendue de ses dons, en se permettant de gagner aussi très fréquemment au sprint, lorsqu'il n'avait pu s'arracher du groupe aux échappées. Il devait même réussir brillamment sur piste, où il s'illustre dans les samedis cyclistes du Stade Vélodrome, en battant les "pros" Di Caro et Anastasi (qu'on appelait à l'époque le "futur Coppi"). Il remporte la Médaille Martini, en vitesse mais ne peut aller disputer la finale au Vel'd'Hiv à Paris par suites de blessures.

On ne peut rappeler tout son palmarès, mais on notera qu'il fut :

— Champion de Provence Universitaire ;

— Sélectionné deux fois pour les championnats de France militaires ;

— Présélectionné pour les Jeux Olympiques de 1956. Malgré sa position en tête des amateurs français il n'ira pas à Helsinki, et par compensa-

tion on l'enverra en Italie disputer une course rassemblant les meilleurs coureurs européens où il se classera quizième.

Parmi les courses qu'il a remportées, on trouve : Le Grand Prix de Bouc-Bel-Air, le Grand Prix de la Major avec 4' d'avance, le Grand Prix de la Cadrière-d'Azur ouvert à toutes les catégories. On le remarque aussi dans un Grand Prix de Cannes opposé aux Azuréens Vietto et Lazaridès et de nombreux Italiens. Il entreprend d'ailleurs une très longue échappée avec trois Italiens dont Adolpho Grosso, le lieutenant de Fausto Coppi.

On le voit, tous les espoirs étaient permis pour cet élément remarquablement doué. Mais tandis qu'il terminait son service militaire, les événements d'Algérie se précipitaient et il dut aller faire un petit séjour chez les Pieds-Noirs. Une maladie contractée là-bas l'obligeait à interrompre pendant plusieurs années toutes activités sportives. Il ne devait plus enfourcher une bicyclette en compétition. Ainsi se trouvait stoppée une carrière qui s'annonçait très brillante.

Il n'est pas possible de terminer ce tour d'horizon parmi les cyclistes arméniens sans parler de :

— Objanian, qui fut, lui aussi, un excellent coureur doté d'une très solide réputation et qui s'était très bien classé en 1^{re} catégorie des Indépendants. Vainqueur dans les Grands Prix de St-Loup, d'Orange, de Cogolin, Trets, Cabannes, Aubenas, Salon, Miramas, etc..., il a même gagné un Tour de Tunisie.

— Torossian, qui courait dans les années 50, était bien classé chez les amateurs et avait remporté un Tour de Camargue.

— Simonian qui fut vainqueur d'un Premier Pas Dunlop, à Lille, toujours dans les années 50.

— Djoulfayan qui s'était brillamment comporté dans un Tour du Sud-Est à l'époque ou Koblet planait sur le Tour de France.

On trouve aussi, toujours autour de ces années 50 qui ont vu la plus grande éclosion de coureurs cyclistes arméniens, d'autres pédaleurs comme : Echanian Georges, Tchacmadjian Jean, Manoukian Albert, Drossian, Djian, Nezgulian et Nazarian qui, à défaut de se faire un grand nom dans le cyclisme se sont toujours courageusement comportés sur les routes de Provence.

Mais la race des coureurs arméniens semble avoir disparu et, en attendant le retour de Stéphane Abrahamian, on ne voit pas trop qui pourrait reprendre le flambeau. Seul, peut-être, Agop Panossian qui après avoir eu des ennuis de licence et qui se comporte honorablement dans les rangs des amateurs pourra-t-il un prochain jour nous donner quelques satisfactions.





*Que ton feu traverse mon cœur
Afin que ma pureté dure et brûle.*

Dans cette nuit d'une insondable

[profondeur

*Que mon repos soit semblable à la mort,
Joie parfaite du feu qui brûle.
Que le feu des Elus intercède pour moi
Que ma brûlure il sauvegarde.*

Feu tout-puissant ferme trois fois

Enveloppe et scelle trois fois

Les fenêtres de ma maison.

Feu tout-puissant ferme et scelle trois fois

Les fenêtres de ma pensée

Et les fenêtres de mes sens,

Afin que mon espoir dure et chante.

Que je sois intact ! Que je sois intact !

A-t-on si souvent l'occasion de rencontrer de semblables prières ? Et qui ressemblent si peu à celles que l'on entend d'ordinaire ? Est-il tant de poèmes plus purs et plus denses ? Et quelle admirable adaptation que celle de notre ami Luc-André Marcel ! Cela aussi tient du miracle !

Vous le voyez, le chant, dans toutes ces variations autour d'un thème unique, celui de la lumière, reste le même.

Il faut savoir qu'en Arménie nous sanctifions les poètes. Par leur vie exemplaire et par leur mort, ils nous sont apparus souvent comme les guides et les dépositaires spirituels de la nation. Nous leur confions volontiers les rênes dans le voyage. Ils ne sont pas, pour nous, ceux qui distribuent des moments de luxe. Nous y retrouvons tout ce qui importe à notre conscience et il n'est pas de problème grave touchant le devenir de notre patrie qui ne se trouve en eux, magnifié, dans ses données mêmes. Au point que l'on pourrait écrire au tracé des vers une histoire d'Arménie : de sa religion, de ses mœurs, de sa géographie et de son aventure politique.

Mes chers amis, à seulement évoquer l'amplitude de la poésie arménienne et la diversité de ses thèmes, l'embarras me prend. Pour traiter de cette période seule qui va du milieu du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, je serais obligé de vous retenir plusieurs heures. Et nous ne ferions qu'effleurer. Préférant citer des poèmes plutôt que d'argumenter sur eux, et considérant que rien ne les remplace, je me bornerai donc à choisir dans cette profusion.

Voici un poème de Missak Medzarentz, qui mourut de maladie à vingt-deux ans sans avoir pu mener à terme une œuvre qui s'annonçait admirable et que, de toute façon, il n'aurait pu achever, comme le faisait observer Luc-André Marcel : « S'il avait vécu quelques années de plus, une autre mort l'eût attendu, celle qui s'abatit sur ceux de sa race en 1915, lors des massacres commis par les Turcs.

KHANASSOR

KHANASSOR

KHANASSOR

KHANASSOR



Il existe dans l'histoire trimillénaire du peuple arménien, quelques grandes dates inscrites en capitales sur le Livre des Destins. Ces dates historiques témoignent non seulement de la destinée plus que tragique de l'Arménie, mais aussi de la permanence de l'être arménien.

Ces dates clefs sont :

- la fête de Vartan ou Vartananc ;
- le 24 avril 1915 ou le premier génocide des temps modernes projeté, organisé et exécuté par le gouvernement Jeunes Turcs ;
- le 28 mai 1918 ou l'Indépendance

de l'Arménie, c'est-à-dire, la résurrection après la descente aux enfers ;

- le 28 juillet 1897 ou l'expédition punitive de Khanassor.

D'ailleurs, ces événements exceptionnels nous les retrouvons dans les différentes manifestations organisées tout au long de l'année par la diaspora arménienne.

MAIS KHANASSOR, QU'EST-CE ?

Dans les dernières années du XIX^e siècle, autour de la question arménienne les événements se précipitent.



ISSOR

ISSOR

ISSOR

ISSOR



En exacerbant la convoitise et le fanatisme des populations turques et kurdes, le Sultan, celui qu'Anatole France qualifie de « grand seigneur », provoque délibérément les massacres de 1896. Le peuple arménien est livré aux exactions de brigands qui pillent, violent, tuent et ainsi concrétisent les desseins du pouvoir central. De leur côté, les révolutionnaires arméniens tentent de cristalliser les énergies et organisent des embryons de résistance populaire. Les difficultés d'approvisionnement en armes et munitions sont énormes et leurs pénuries

se font cruellement sentir. Avec des moyens rudimentaires le parti des Arménagans dirige la résistance à Van. Coûte que coûte la ville résiste. Ni les troupes supérieures en nombre et en armement, ni la présence de l'artillerie turque n'en viendront à bout. Seule la duplicité des puissances européennes (notamment le comportement ambigu du Consul anglais) y mettra un terme. Démarches et tractations.

Bref, l'on admet que les partisans arméniens ne soient pas désarmés et qu'ils gagnent la frontière pour passer en Perse.

PELEMELE

Voici le résumé de ce film qui a été réalisé en 1956 par le metteur en scène Grikor-Mélik Avakian avec comme interprètes principaux : Kheratchia Nercessian - Vahram Papazian - Arthur Aidinian et El Hovannessian :

Deux familles compatriotes s'étant échappées des massacres se réfugient en Grèce, et se lient d'amitié. Les deux pères ouvrent ensemble un café afin de gagner leur vie. Gharib avait un garçon nommé Garène, et Gabriel une fille nommée Sona. Les deux enfants deviennent inséparables. Le petit Garène est déjà passionné de musique et écoute avec avidité les mélodies que chantent les couples d'amoureux se promenant en canots sur la mer en s'accompagnant de leur guitare.

Mais un jour de tempête, la petite Sona tombe à la mer... Le petit Garène se jette à l'eau pour la sauver. Les parents se précipitent sur les lieux et trouvent la petite Sona indemne. Malheureusement il n'en est pas de même pour le petit Garène qui a heurté un rocher en se jetant à l'eau et qui s'est grièvement blessé aux yeux. Ses parents le soignent mais quand l'enfant demande qu'on ouvre la fenêtre pour voir clair, ils comprennent que l'enfant est devenu aveugle ! Désespéré, le malheureux père chante le sort tragique de son fils avec la célèbre chanson des réfugiés arméniens : « Grouk oust goukass.. ».

La vie intérieure de Garène s'éclaire seulement par l'image de son amie Sona qu'il a gardée avant de perdre la vue... Le temps passe et Garène devient un bon chanteur qui s'accompagne lui-même à la guitare mais la situation de ses parents a changé. Ils ont perdu leur bien-être en se dépossédant de tout leur avoir pour tenter de guérir leur enfant. Ils se trouvent même dans l'obligation de vendre leur part dans l'affaire à leur ami et associé qui en profite pour devenir riche. Ce dernier achète une petite maison de pêcheurs et la transforme en une sorte de taverne dont les bénéfices deviennent vite très lucratifs d'autant plus que Garène le chanteur aveugle est aimé des marins qui viennent nombreux à la taverne pour l'écouter.

Sona la fille de Gabriel est envoyée à Paris pour suivre des cours de musique et revient après avoir terminé ses études. Bien sûr, les jeunes gens s'aiment mais le père de la jeune fille, orgueilleux, ne veut pas que sa fille se marie avec un chanteur aveugle et pauvre car il a en vue un autre candidat, Boghos, riche homme d'affaires.

En ville le bruit court que le rapatriement en Arménie s'organise ; aussi Gharib et son fils Garène décident de faire partie de la caravane. Gabriel fait tout son possible pour empêcher le jeune Garène de partir, ne voulant pas perdre sa clientèle et le profit qu'il en tire, mais il n'y parvient pas.

Le bateau est plein et Sona arrive au dernier moment pour faire à Garène des adieux déchirants.

Garène chante du bateau « La Chanson d'adieux des amoureux ».

A la frontière arménienne les rapatriés fous de joie baisent la terre de leur pays retrouvé. Gharib trouve du travail dans une usine comme surveillant et il est entouré de l'affection sincère de ses camarades.

Pendant ce temps-là, son fils Garène rencontre à Erevan une jeune ophtalmologiste, Mardjane, qui s'intéresse à son cas. Après un traitement approprié, Garène retrouve la vue et il est fou de joie ! Le professeur Markarian, père de Mardjane, lui conseille de faire des études de chant au Conservatoire et bientôt Garène devient un célèbre chanteur connu et aimé de tous. Son père Gharib est comblé ! Son fils guéri donne son premier récital et il répète à tous : « C'est mon fils ! c'est mon fils ! ! ».

Suite page 15

Fonds A.R.A.M

Il nous a semblé intéressant d'ouvrir cette rubrique : « Les Arméniens vus... par les Français », pour avoir une opinion de l'extérieur, si l'on peut dire. Pour débiter dans cette rubrique, nous ne pouvions mieux faire que de donner la parole à notre rédacteur en chef, André Guironnet, qui a été pour beaucoup dans la création de notre journal.



« Naturalisé arménien ». C'est une plaisanterie, bien entendu, mais c'est la réponse que je fais souvent à des Arméniens qui s'étonnent de voir le grand intérêt que je porte à tout ce qui touche les Arméniens. Mon nom et mon physique n'ont vraiment rien d'arménien, et invariablement vient la question :

— Vous êtes arménien ?

— Non, pas arménien, naturalisé arménien.

Cependant le contact ne s'est pas établi tout de suite. J'ai côtoyé ou rencontré des Arméniens, dans le sport surtout, pendant des années, sans que, pour moi, ces gens-là soient autre chose que des gens à la peau très bronzée (donc certainement plus ou moins arabes), doués d'un esprit de compétition peu commun et d'une hargne presque brutale. Entre autres, un certain Chichirlian, 3/4 centre de l'équipe de rugby de Romans, avec qui j'ai eu, certains jours, pas mal de fil à retordre, malgré une différence de poids d'au moins 15 kg en ma faveur.

Je dois avouer, à ma grande honte, que je n'avais absolument aucune idée de l'endroit précis où se trouvait leur pays d'origine. Je supposais : quelque part entre l'Égypte et l'Inde. Je savais néanmoins que c'était de bons artisans de la chaussure et du vêtement. Ma curiosité s'arrêtait là.

Et puis, un jour, le déclic s'est produit à travers une voix. Dans un cours de chant j'avais entendu une soprano arménienne chanter divinement « Sur la mer calmée » de "Butterfly", de Puccini. Mais c'est surtout une deuxième chanteuse, entendue dans le même cours, qui opéra le déclic. C'était une contralto avec une voix très chaude, très ample, mais avec un timbre très particulier et très caractéristique. De même qu'il y a un caractère très particulier aux voix italiennes ou aux voix russes, il y a un caractère typique des voix arméniennes. Depuis cette époque je me rends très souvent dans les églises arméniennes pour entendre de beaux chants d'église chantés par ces voix magnifiques. Un véritable coup de foudre, mais j'espère toutefois que ce n'est pas un sacrilège que d'aller dans une église pour entendre chanter.

Et c'est ainsi que j'en suis venu peu à peu à m'intéresser à ces gens très secrets qui parlent très peu de leur pays d'origine. J'ai posé beaucoup de questions et je commence à soulever un coin de voile, mais j'ai aussi compris pourquoi beaucoup d'Arméniens ne parlaient pas de leurs origines : c'est qu'ils les connaissaient peu ou mal.

Cela s'explique, bien entendu. Ceux qui sont arrivés en France très jeunes, sans famille, sans argent, sans éducation arménienne, ont dû, tout d'abord, survivre et ensuite essayer de se faire une place au soleil avant de se soucier de leurs origines. Ceux-là ne représentent, bien sûr, qu'une partie de la communauté.

Et puis il y a ceux qui ont appris par voie orale. Ce sont les parents : père, mère, oncle ou grand frère qui les ont instruits de leur passé et des malheurs qu'ils ont subi. Ceux-là connaissent déjà beaucoup mieux le problème arménien, mais en parlent surtout entre eux.

Il y a heureusement quelques érudits qui ont approfondi la culture et l'histoire et qui font profiter toute la communauté de leur savoir.

Et il y a, bien entendu, les partis politiques et l'église qui maintiennent bon nombre de traditions.

Autour de tout cela, il y a quelques Français qui se passionnent pour ce peuple dont les liens avec la France remontent très loin dans l'histoire.

Des personnalités très célèbres tels Clemenceau, Jean Jaurès et Anatole France ont œuvré pour la cause arménienne, mais il y a actuellement des hommes politiques, des écrivains et même des ecclésiastiques (tel Monseigneur Rupp, évêque de Monaco, surnommé Monseigneur Ruppian par ses amis) qui suivent les traces de ces aînés illustres.

Malheureusement, il semble que ces actions s'arrêtent trop souvent à de simples discours et à des manifestations de sympathie au cours de réunions arméniennes, mais qu'il n'y a pas un grand prolongement à toutes ces belles résolutions. Il est

vrai que les moyens d'action sont très réduits.

Toutefois, je pense que le meilleur moyen de gagner des adeptes français à la cause arménienne, c'est de leur faire connaître par tous les moyens l'Arménie et les Arméniens.

C'est leur apprendre, comme je l'ai appris peu à peu, que le peuple arménien est un des plus vieux du monde, qu'il a une culture très ancienne, une histoire aussi passionnante que l'histoire de France, une littérature très riche, une grande passion pour les arts, telles l'architecture et la musique, et qu'il a une façon de vivre très proche des bonnes vieilles familles françaises.

Cette façon de vivre, qui s'apparente un peu à celle des Auvergnats (il ne serait pas étonnant que ceux-ci aient une lointaine ascendance arménienne), se traduit par une joie de se retrouver en famille, entre amis pour parler de tout et de rien, par le plaisir de se mettre à table autour de bonnes choses, par un sens très poussé de l'hospitalité, et surtout par un grand désir de vivre en paix et de réussir par le travail.

Et c'est, en fin de compte, ce dernier point qui me semble le plus important car c'est une grande leçon que donnent les Arméniens au monde entier, un peuple qui compte dans le monde à peine cinq millions d'êtres, soit le dixième de la France, et qui, malgré tout ce qu'il a subi, réussit, grâce à son intelligence et son opiniâtreté dans le travail, à fournir au monde entier un nombre considérable d'individus de premier plan : hommes d'Etat, savants, musiciens, poètes, etc., et quelques-unes des réussites industrielles les plus considérables.



JOLISOL

MOQUETTES - FAUX PLAFONDS - SOLS SOUPLES
ET PLASTIQUES

BUREAUX 69, RUE S^{te} CÉCILE
ET DÉPOTS 13 - MARSEILLE (5^e) TÉL. (91) 47.24.24



L'ARROSAGE

A.-Sh. MISSAKIAN.

*Hoi ! Hoi ! Le fleuve lisse et mouille
Le dos argenté de la nuit...
D'un jaillissement incessant
Heurtant les rocs et les récifs
Hoi ! Hoi ! le débordant ruisseau,
Avec la chaude joie des eaux
Où du soleil subsiste encore
Au milieu du vert s'est jeté.*

*L'ombre des rocs rêveurs au loin
Berce le hameau suspendu.
Dans le cloître obscur du couvent
D'immenses arbres se recueillent,
Et la Vierge blanche se tient
Dans le creux de leur ombre humide.*

*Accroupis devant le village
Les jeunes et charmants vergers,
Fatigués des courses stériles
Du fleuve mugissant et fou
Et des jurons blessant le calme,
Attendent la venue des eaux.*

*Voici l'instant de l'arrosage.
Debout dans la clarté nocturne,
Le jardinier insomniaque
Attend, pieds nus, la bêche sur l'épaule*

*Hoi ! Il vient du côté des haies,
Le ruisseau, avec des chansons
En haussière à sa ceinture.
Passe un vent très doux et les feuilles
A mains légères applaudissent.
En bas les eaux vives trépigment.
En haut la lumière nourrit.*

*L'eau coule interminablement.
Les plates-bandes se remplissent.
« Détournez ! », crie un vieux dans la nuit.
Sur le gravier et le limon
Les bêches sonnent sourdement.
« Hoi ! Hoi ! Détournez ! Détournez ! »
Crie toujours la voix de très loin.*

*Une petite fille chante
Assise sous la treille bleue.
Au paysan fatigué parvient
La chanson comme une berceuse.*

*Amoureuse, la terre a bu
La longue volupté des eaux
Qui, sourdement, bruissent encore ;
Et maintenant, trempée, médite
Sur son enfantement futur.*

Voici quelques autres fragments d'un autre poème de Medzarentz, qui commente une citation de Grégoire de Narek : « Une seule goutte de lait dont s'abreuva le Fils de l'Homme pleurant en moi me serait vie. » La paraphrase de Medzarentz montre très clairement l'unité thématique et l'énorme évolution de l'esthétique qui s'empara de la poésie arménienne à la fin du XIX^e siècle, au contact des poésies occidentales, mais sans perdre pour autant son originalité profonde.

A LA VIERGE

*Fleur du lait aux nervures bleues dans
[la nuit,
Cette bleuâtre cendre étale de la brume
Et le tablier d'argent sur les eaux nues*

POUR LE SPORT, LA VILLE, LE SOIR UNE GRIFFE DE QUALITÉ

ROLLAN

13, LA CANEBIERE - MARSEILLE (1^{er})

Téléphone : 20.61.72

R. ATTOYAN

inscriptions ouvertes à :

ÉCOLE LIBRE DE COIFFURE R. ATTOYAN

Ecole d'Enseignement Technique Privée
Préparation aux Diplômes d'Etat
C.A.P. & B.P. DAMES - B.P. MIXTE

L'Ecole est ouverte aux Jeunes Gens
et Jeunes Filles à partir de l'âge de 14 ans

Pour tous renseignements s'adresser au secrétariat :

1, RUE D'ARCOLE - MARSEILLE (6^e)

TÉL. : 37-29-44 & 37-53-65



KHANASSOR KHANASSOR KHANASSOR



Les Consuls européens en place à Van s'en portent garants. Cependant, à proximité de la frontière et sur ordre du gouvernement, les Kurdes de la tribu des Mazrig leur tendent un guet-apens. Ce lâche assassinat de 800 jeunes résistants a un grand retentissement. La population arménienne est atterrée. Les entreprises de plus en plus folles du gouvernement continueront-elles longtemps ? Seront-elles un jour sanctionnées ?

Aussi, il est indispensable que les forces révolutionnaires arméniennes passent à l'action, afin de montrer au gouvernement et au peuple leur présence et leur détermination.

En représailles, le parti Daschnag, prenant la relève des Arménagans, organise depuis la Perse une expédition punitive. (La chose étant peu courante, nous notons l'aide apportée par un parti politique à un autre.) Le 28 juillet 1897, dans la vallée de Khanassor, trois cents combattants arméniens (parmi ceux-ci se trouvent les principaux futurs chefs de la résistance arménienne comme Nikol Touman, Antranik) placés sous les ordres de Vartan et de Arghoutian, taillent en pièces la tri-



bu Mazrig, détruisent son campement. Les consignes de respecter les non-combattants sont strictement appliquées.

Ce premier raid d'envergure ouvre la porte à d'autres opérations militaires : Khasdour, Arakelotz et surtout Sassoun. De ce fait, l'expédition de Khanassor peut être considérée comme la prise de conscience des possibilités arméniennes.

La communauté arménienne de Marseille qui ne peut oublier un tel événement de notre passé récent organise, le dernier dimanche de juillet, une grande fête champêtre. Le cadre de l'expédition, toute pacifique, est l'Ecole d'Agriculture de Valabre.

Là, des quatre coins de la Provence et du Sud-Est, plusieurs milliers d'Arméniens se retrouvent ; toute la journée ils jouent, dansent, mangent et boivent ensemble, même s'ils ont parfois perdu de vue la signification première de Khanassor.

L'important n'est-il pas d'être présent ? de se retremper un peu dans l'ambiance de la mère patrie ?...

SARHAD.



PELEMEL

Mardjane aime le jeune aveugle qu'elle a guéri mais Garène lui ouvre son cœur en lui avouant son amour pour Sona...

C'est le Congrès de la Jeunesse Internationale à Bucarest qui est devenu le Centre des milliers de jeunes artistes de tous les pays. La jeunesse arménienne y a ses artistes aussi, et Garène le chanteur s'y trouve également. De son côté, Sona devenue une excellente pianiste, doit aussi s'y produire. Garène chante et Sona en écoutant la chanson d'amoureux des adieux du bateau le reconnaît... Elle court, fendant la foule, perd sa trace un instant et finalement tombe dans les bras de son amour retrouvé... GARENE... SONA... !!! ainsi finit cette belle histoire d'amour !!!...

Un film remarquablement interprété qui nous a permis d'apprécier un très beau chanteur : Arthur Aidimian, à la splendide voix de ténor.

Remercions les dames arméniennes de Cannes, et tout particulièrement leur comité, composé de Mmes Djevisian, Mélikian, Marmarian, Derderian et Mikaelian, pour nous avoir conviés à cette très agréable matinée.

Dans son numéro de juin, notre excellent confrère, "L'Express Rhône-Alpes", consacre, sous la plume de René Guyonnet, un remarquable article à Napoléon Bullukian, « le roi du bouchon ».

Nous avons extrait quelques passages de cette très intéressante interview :

« Sans lui, pas de cœur artificiel lyonnais. Sans lui, pas de monument Lumière. Il est aussi le Président Régional du Gefluc (Groupement des entreprises françaises dans la lutte contre le cancer) et le mécène de Chancrin, de Couty et de bien d'autres. Il a une des premières collections de médailles de France. C'est lui qui bouche les bouteilles d'huile Lesieur et qui bouchera bientôt les bouteilles d'eau d'Evian. Il a construit tout un quartier à Lyon et contrôle seize ou dix-sept sociétés. A treize ans, il était esclave dans une tribu kurde, ayant oublié sa langue maternelle : l'arménien. Il s'appelle Napoléon Bullukian, Monsieur Napoléon pour tous ses collaborateurs. Il habite une propriété qui s'appelle « La Malmaison ». Il a raconté sa vie à l'E.R.A. ».

— J'ai vécu une vie heureuse jusqu'à l'âge de neuf ans, mais, en 1915, j'ai assisté au massacre de milliers de personnes. J'ai marché six mois sur des morts.

— Dès l'école, la France était pour nous une seconde patrie. La première chanson qu'on nous avait apprise c'était « La Marseillaise ». La première langue étrangère qu'on parlait c'était le français. C'est pour cela qu'il y a en France une communauté arménienne aussi importante, près de deux cent mille personnes, dont quelque vingt-cinq mille à Lyon et dans les environs. Dès l'enfance, de mon temps, le peuple arménien apprenait à aimer la France.

— L'Arménie, qui a été longtemps un royaume indépendant, qui a eu sa grandeur et, hélas ! sa décadence, a toujours conservé un attachement sentimental pour la France.

— On gagnait à l'époque 1 franc de l'heure. Mais j'avais l'intention de réussir dans la vie, et, comme chez les Kurdes, je me disais même, quand il m'arrivait de pleurer : « Il ne faut pas perdre l'espoir, parce qu'un jour il faut que tu crées quelque chose. » J'ai toujours été convaincu que, dans la vie, c'est la volonté de l'homme qui compte : tout est possible à l'homme s'il a la volonté, le courage et la persévérance.

